

Prologue

Août 1892, Memphis, Tennessee

Donner naissance à un bâtard ne faisait pas partie de ses projets. Lorsqu'elle avait appris qu'elle portait l'enfant de son amant, le choc et la panique avaient bientôt fait place à la colère.

Oh, il existait bien des moyens de régler le problème. Une femme dans sa situation avait des contacts, des possibilités. Mais elle avait peur. Oui, elle avait presque aussi peur des avorteuses que de ce qui grandissait en elle sans qu'elle l'eût désiré.

La maîtresse d'un homme comme Reginald Harper ne pouvait se permettre d'être enceinte.

Cela faisait près de deux ans maintenant qu'il l'entretenait, et qu'il l'entretenait bien. Certes, elle savait qu'il en entretenait d'autres – dont sa femme –, mais cela lui était parfaitement indifférent.

Elle était jeune encore, et belle. La jeunesse et la beauté étaient des biens qui pouvaient se monnayer. C'était ce qu'elle faisait depuis près d'une dizaine d'années avec un cœur et une âme d'airain. Oui, elle avait tiré beaucoup d'avantages de ces atouts auxquels elle avait ajouté la grâce et le charme appris en observant et en imitant les belles dames qui venaient en

visite dans la grande maison au bord du fleuve où sa mère travaillait.

Elle avait reçu un peu d'instruction. Mais, plus encore que la littérature ou la musique, c'était l'art de la séduction qu'elle avait appris.

Elle s'était vendue pour la première fois à l'âge de quinze ans. Cette expérience lui avait appris autant qu'elle lui avait rapporté. Mais la prostitution n'était pas son objectif, pas plus qu'un emploi de domestique ou d'ouvrière, à trimer jour après jour pour un salaire de misère. Elle connaissait la différence entre une prostituée et une maîtresse. Une prostituée vendait des étreintes rapides et froides et était oubliée avant même que l'homme ait refermé sa braguette.

Alors qu'une maîtresse... Une maîtresse intelligente ne se contentait pas de vendre ce qu'elle avait entre les jambes ; elle offrait surtout du charme, de la sophistication, de la conversation et de la gaieté. C'était une compagne capable d'écouter et un fantasme sexuel. Une maîtresse ambitieuse savait ne jamais rien demander pour obtenir beaucoup.

Amelia Ellen Connor était ambitieuse.

Et elle avait atteint presque toutes ses ambitions.

Elle avait sélectionné Reginald avec le plus grand soin. Il n'était ni beau ni particulièrement brillant. En revanche, ses recherches lui avaient appris qu'il était très riche et très infidèle à son épouse maigre et comme il faut qui régnait sur Harper House.

Il avait une maîtresse à Natchez et, disait-on, une autre à la Nouvelle-Orléans. Comme ses moyens lui permettaient de s'en offrir une autre, Amelia avait jeté son dévolu sur lui. Elle avait tout fait pour lui plaire et elle l'avait conquis.

À vingt-quatre ans, elle vivait dans une jolie maison de la rue principale et avait trois domestiques à son

service. Sa garde-robe regorgeait de jolies robes et son coffret à bijoux étincelait de mille feux.

Certes, elle n'était pas reçue par les grandes dames qu'elle enviait autrefois. Cependant, dans le demi-monde, une femme de sa condition était la bienvenue. Elle était même enviée. Elle donnait de grandes fêtes, elle voyageait. Elle *vivait*.

Mais voilà que, à peine un an après que Reginald l'avait installée dans cette jolie maison, son univers si habilement, si intelligemment conçu s'effondrait.

Elle aurait voulu cacher son état à Reginald le temps de trouver le courage de se rendre chez une faiseuse d'anges du quartier des prostituées pour y mettre fin. Mais il l'avait surprise malade. Il avait scruté son visage de ses yeux sombres et perspicaces, et il avait compris.

Non seulement il avait été ravi, mais il lui avait interdit d'avorter. À sa grande stupéfaction, il lui avait même offert un bracelet de rubis et diamants pour fêter son état.

Elle avait alors commencé à entrevoir ce que cet enfant pourrait lui apporter. En tant que mère de l'enfant – légitime ou non – de Reginald Harper, son avenir était assuré pour toujours. Il se laisserait peut-être de venir dans son lit lorsqu'elle perdrait l'éclat de la jeunesse et que sa beauté se fanerait, mais il les aiderait financièrement, l'enfant et elle.

Sa femme ne lui avait pas donné de fils : elle le ferait.

Tout l'hiver, jusqu'au printemps, elle porta l'enfant en songeant à la vie qu'elle aurait désormais.

C'est alors qu'il se produisit une chose étrange. Elle le sentit bouger en elle. Des battements, des tressaillements, de petits coups de pied... Le bébé dont elle n'avait pas voulu devint *son* bébé.

Il continua de grandir en elle telle une fleur qu'elle seule voyait, qu'elle seule sentait, qu'elle seule connaissait. Et avec lui grandit un amour aussi fort que terrible.

Durant les chaleurs moites et étouffantes de l'été, elle s'épanouit. Pour la première fois de sa vie, elle connut une passion pour autre chose qu'elle-même et son propre confort.

Cet enfant, son fils, avait besoin d'elle. Elle ferait tout pour le protéger.

Les mains posées sur son gros ventre, elle supervisa la décoration de la nursery. Elle avait choisi des murs vert pâle et des rideaux de dentelle blanche, un cheval à bascule importé de Paris et un berceau fait main en Italie.

Elle rangea les tout petits vêtements dans l'armoire miniature – de la dentelle irlandaise et bretonne, de la soie française. Tous étaient marqués du monogramme de son fils brodé de façon exquise. Il s'appellerait James Reginald Connor.

Elle allait avoir un fils. Enfin quelque chose à elle. Enfin quelqu'un à aimer. Ils voyageraient ensemble, elle et son beau petit garçon. Elle lui montrerait le monde. Il fréquenterait les meilleures écoles. Il serait, il était déjà sa fierté, sa joie, son cœur. Et si, au cours de cet été accablant, Reginald vint de moins en moins chez elle, c'était aussi bien.

Il n'était qu'un homme ; ce qui grandissait en elle était un fils.

Elle ne serait plus jamais seule.

Aux premiers élancements du travail, elle n'eut pas peur. Durant ces longues heures de souffrance moite, elle ne pensa qu'à une chose. Son James. Son fils. Son enfant.

Elle avait la vue brouillée par la fatigue et la chaleur, ce monstre pire encore que la douleur.

Elle voyait le médecin et l'infirmière échanger des regards sombres. Mais elle était jeune et en bonne santé. Elle allait y arriver.

Les heures défilèrent, interminables. Les lampes à gaz faisaient danser de longues ombres dans la pièce. Alors qu'elle touchait le fond de l'épuisement, elle entendit un petit cri.

— Mon fils, dit-elle dans un souffle tandis que des larmes roulaient sur ses joues. Mon fils.

La sage-femme la maintint allongée en répétant à voix basse :

— Ne vous agitez pas... Restez étendue... Buvez un peu... Reposez-vous...

Amelia but une gorgée pour apaiser sa gorge en feu et sentit le goût du laudanum. Elle n'eut pas le temps de protester qu'elle sombrait dans le sommeil.

Lorsqu'elle se réveilla, il faisait sombre. Les rideaux étaient tirés. Quand elle bougea, le médecin se leva de son fauteuil et vint lui soulever la main pour prendre son pouls.

— Mon fils... mon bébé. Je veux voir mon bébé.

— Je vais vous faire apporter du bouillon. Vous avez dormi longtemps.

— Mon fils. Il doit avoir faim. Dites qu'on me l'amène.

— Madame, répondit-il en s'asseyant au bord du lit, l'air troublé, je suis désolé. L'enfant était mort-né.

Les serres brûlantes du désespoir et de la peur lui broyèrent le cœur.

— Je l'ai entendu crier, protesta-t-elle. C'est un mensonge ! Pourquoi me dites-vous une chose aussi atroce ?

— Elle n’a jamais crié, affirma-t-il en lui prenant les mains avec douceur. Votre travail a été long et difficile. À la fin, vous déliriez. Je suis désolé, madame. Vous avez accouché d’une fille – mort-née.

Elle refusait de le croire. Elle se mit à hurler, à pleurer. On lui administra un sédatif mais, dès son réveil, elle se remit à hurler et à pleurer.

Elle n’avait pas voulu de cet enfant. Et ensuite, elle n’avait voulu que lui.

Son chagrin dépassait les mots et la raison.

Il la rendait folle.